L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 18 DECEMBRE 1887.

Un honnête homme.

Les trente mille francs étaient là, dans sa poche.

En le quittant, à cinq heures, son patron lui avait dit :

—Mon cher Morel, je vous confie la maison. Je vais chez mon beau-frère, à Armentières. Il s'agit d'une battue sérieuse ; les loups inondent le pays, paraît-il, et je suis invité à les exterminer, en compagnie de plusieurs provinciaux. Il faudra m'illustrer là-bas : je porte le drapeau de la rue des Jeûneurs ! Je ne compte guère rester plus de cinq à six jours. Ma femme m'accompagne. Vous restez donc seul maître ici. Inutile de m'écrire. Je veux avoir des vacances complètes.

Et l'homme de confiance, le caissier Morel, était demeuré là, la tête dans les mains, accoudé sur son bureau, réfléchissant.

Il avait trente-six ans et ne connaissait rien de la vie. Jusqu'ici, il avait végété comme un mollusque, sans besoins, sans désirs, sans vices, sans défauts, laissant s'écouler, l'une après l'autre, des journées toujours semblables. A l'école, au lycée, où son père, employé d'administration, lui avait fait fait obtenir une bourse, il avait été ponctuel, exact, travailleur. Jamais puni, il s'était toujours maintenu dans les six premiers, avait régulièrement gagné ses deux ou trois seconds prix chaque année, avait honorablement passé son baccalauréat ès lettres, et sans vocation, sans aspirations d'aucune sorte, ne possédant absolument rien, avait obtenu, grâce à un de ses anciens professeurs, ami de la maison, une place de teneur de livres chez M. Mettray, le père du propriétaire actuel. Et voilà dix-sept ans qu'il arrivait à la même heure, s'en allait à la même heure, se couchait à la même heure.

Eh bien ! Il en avait assez.

La veille, par extraordinaire, il avait fait des folies ; il était allé à l'Opéra, là-haut, au poulailler, aux places à cinquante sous.

Avec trois cents francs par mois, on use peu de fauteuils d'orchestre. Assis au premier rang, il plongeait dans la salle et, à la vue de ces toilettes, de ces diamants étincelants qui le fascinaient, il éprouvait d'infinissables sensations. De la musique, pas une note n'arrivait distincte à ses oreilles. Il n'écoutait pas ; il regardait. Aux entr'actes, dans le foyer, ce luxe qu'il frôlait, ces parfums qu'il aspirait avec ivresse le rendaient fou.

Parmi ces promeneurs, il y en avait qu'il connaissait. Sur quelques-uns de ces hommes et de ces femmes, il savait d'étranges et de sales histoires. Et c'étaient les plus entourés, les plus fêtés, les plus salués. Ceux-là respiraient le plaisir, le bonheur, la joie de vivre, par tous les pores, et lui, l'honnête homme, modeste, timide, se renfonçait dans son coin, craignant d'être ridicule au milieu de toutes ces élégances.

Alors il était parti sans attendre la fin, et n'avait pu fermer l'œil de la nuit.

.....

Il songeait. Pourquoi serait-il éternellement exclu de ces fêtes ? Il n'était pas plus mal de sa personne que la plupart de ces viveurs, dont le seul mérite était de gaspiller une fortune plus ou moins honnêtement gagnée par d'autres. Et toujours ces brillants miroitaient à ses yeux, ces odeurs capiteuses lui montaient au cerveau. Que lui manquait-il ? De l'argent. Mais il y en avait là, à côté, à portée de sa main, dans ce coffre-fort entr'ouvert. Mettray était excessivement riche. Ses aïeux, celui-là, pas intelligent du tout, qui n'avait eu qu'à laisser aller une excellente affaire toute faite, toute montée, rapportant annuellement des sommes énormes, et qui, possesseur déjà de plus d'un million, venait d'épouser autant, sans compter les espérances.

Quel tort lui feraient trente mille francs ? Aucun. Tandis qu'avec cela, tous calculs faits, un homme adroit, actif, décidé, pouvait s'établir et, à force de travail, de persévérance, d'économie, arriver rapidement, sinon à la richesse, du moins à une aisance suffisante pour pouvoir enfin exister comme les autres.

Oui, mais c'était un vol quand même, un vol de confiance, c'est-à-dire la honte et le bagne. Eh ! n'était-il pas au bagne depuis son enfance ? D'ailleurs rien ne prouvait qu'il serait pris.

Au surplus, il ne volait pas ! Il empruntait, bien décidé à rendre, avec les intérêts légaux, en bon comptable qu'il était. Il avait tant entendu dire qu'il n'y a que les audacieux qui arrivent, il pouvait bien essayer.

Froidement, méthodiquement, il fit sa caisse, qui était juste, comme toujours, en retira une mince liasse de billets, qu'il serra dans la poche de sa redingote, referma et partit.

Sur le boulevard, le cœur lui battit violemment, mais il n'eut pas une seconde l'idée de revenir sur ses pas. Le sort en était jeté.

.....

Trois heures venaient de sonner. Après avoir caché l'argent entre deux matelas, il s'était couché, mais le sommeil ne venait pas.

Tout à coup, il tendit l'oreille, anxieux. Des piétinements sourds, des chuchotements étouffés s'entendaient dans l'escalier.

—Allons donc ! murmura-t-il, ce n'est pas possible. Je suis trop nerveux.

On montait toujours. Livide, tremblant, il écoutait.

On s'arrêta devant sa porte. Quelques mots échangés à voix basse, puis des coups violents frappés.

—Au nom de la loi, ouvrez ! dit une voix sévère.

Il n'y avait pas à hésiter. Plus mort que vif, il alluma sa bougie et ouvrit, pieds nus, en chemise.

A ce moment même, arrivait le concierge haletant et criant :

—Mais, monsieur le commissaire, vous vous trompez, sauf votre respect ; c'est le logement à côté.

Après quelques mots d'excuse, le magistrat se retirait. Il était temps. Resté seul, Morel vit tout tourbillonner autour de lui, et crut qu'il allait s'évanouir.

L'émotion était trop forte.

[illegible] ainsi, l'affaire s'annonçait bien. Le lendemain matin, un dimanche, il était à la gare du Nord et prenait un billet direct pour Londres très tranquillement, sans hésitation ni souci de ses voisins.

Installé tout à son aise, dans un coin d'un compartiment de première,—c'était la première fois que cela lui arrivait,—il se laissait aller béatement, tranquillement, à ses rêveries, sans songer une minute à sa situation. Depuis la veille, il s'était tellement dit, répété, remâché les mêmes choses qu'il n'avait plus la force ni la faculté d'y penser. Non, son imagination le transportait, somnolent, au milieu d'une orgie échevelée que présidait un monsieur ceint d'une écharpe tricolore : ce n'étaient que lumières aveuglantes, femmes rieuses s'accrochant à un de leurs bras embaumés ; un ruissellement d'or et de pierres précieuses, et il jouait, et il buvait, et il vivait.

A Tergnier, il revint à la réalité. Le train venait de s'arrêter, les voyageurs descendaient. Il s'apprêtait à en faire autant, quand, pétrifié, stupéfait, anéanti, il aperçut, à dix pas de lui, devant le buffet de la gare, Mettray causant avec un inconnu.

Il l'avait oublié ! Imbécile ! Niais ! Et pourtant, on l'avait assez prévenu : "Une battue dans le Nord." Il pouvait si bien gagner une autre frontière ! Mais comment prévoir une rencontre pareille, là, juste à point !

Dépliant un journal, il resta coi, renfoncé dans l'angle du wagon, faisant semblant, pour lui-même, inconsciemment, bêtement, puisqu'il était seul, d'être absorbé dans sa lecture, étranglé par la terreur.

Si on le surprenait, que dirait-il ? quelle contenance aurait-il ? Sa langue était paralysée, sa bouche sèche, des palpitations précipitées lui rompaient la poitrine. Cette fois, il serait bien perdu.

Sa mauvaise étoile s'acharnait vraiment trop après lui.

Les secondes s'écoulaient, longues comme des heures. Du coin de l'œil, il perdait pas un mouvement des deux interlocuteurs, qui semblaient incrustés à leur place comme à un poste d'observation. Enfin, une cloche retentit. Chacun rejoignit son compartiment.

Précisément en face de lui, il y avait une place vide jusqu'ici. Il avait des envies folles de supplier un de ses compagnons de route de l'occuper pour que, de la voie, on crût la voiture au complet. C'eût été dangereux et insensé. On lui eût ri au nez, on lui eût demandé des explications que, dans l'état où il se trouvait, il aurait été hors d'état de donner.

Ses yeux, brusquement s'agrandirent, il eut à peine l'instinct de retenir un cri.

Son patron et l'inconnu descendaient du quai et venaient droit à lui.

Le premier, la main sur la poignée du wagon, disait :

—C'est cela, merci, je n'y manquerai pas. A bientôt.

Alors il ne regarda plus, et ne put que se dissimuler davantage, si c'était possible, derrière son journal.

C'était bien fini, il était perdu. La portière claqua ; quelqu'un entra et se laissa tomber sur le siège vacant.

Le train repartait à toute vitesse.

Il n'y avait pas moyen de rester dans cette position ; mieux valait que ce fût terminé tout de suite.

Rageusement il baissa les mains, redressa la tête, et fixa son nouveau voisin.

C'était l'autre....

Quand il revint rue des Jeûneurs, Mettray fut tout d'abord abasourdi. Ensuite il devint furieux, jeta feu et flammes et s'en alla tout droit au Palais de Justice.

Arrivé devant la grille dorée de ce monument, il réfléchit que des poursuites lui occasionneraient d'énormes frais, beaucoup de tracas ; que, dans le cas où elles aboutiraient, il courrait grand risque de ne pas retrouver un sou de ce qui lui avait été subtilisé ; que ses excellents confrères le plaisanteraient entre eux sur le peu de soin qu'il prenait de ses affaires, et s'en revint au logis, gardant pour lui seul son mécontentement.

Trois ans plus tard, il recevait une lettre mise à la poste à Paris par un ami discret de Morel. Celui-ci, qui n'avait pas quitté Londres, lui écrivait pour le remercier de l'avoir laissé tranquille, lui faisant part de la réussite complète de ses spéculations, et lui annonçait un premier et très prochain remboursement qui serait rapidement suivi des autres, plus les intérêts composés, et une part dans les bénéfices.

Il faisait loyalement les choses.

Cet engagement fut consciencieusement rempli. Le volé trouva un avantage pécuniaire sérieux dans les opérations de son voleur, revenu riche et très viveur à Paris. Il ne le quitte pas ; c'est son intime, son inséparable, et il le proclame le plus honnête du monde.

Mais si le plan n'avait pas réussi ? Le plus fort, c'est que, sauf les noms, ce récit est absolument vrai.

PAUL VERNIER.
(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

QUESTION ET RÉPONSE.—Un lecteur d'un journal de Paris lui ayant adressé cette question :

"A-t-on le droit, dans une loge de faveur, ou à des places envoyées par la direction d'un théâtre, de donner des marques de désapprobation ou d'approbation ?"

Le journal en question répond comme suit :

On a toujours le droit de manifester son opinion, mais on doit le faire en homme bien élevé. Celui qui se trouve invité par le directeur à assister à une représentation dans son théâtre se trouve dans la situation d'une personne invitée dans un salon ou à un dîner.

Il lui est permis, si la cuisine est de son goût, de le dire tout haut : mais la politesse la plus élémentaire doit l'empêcher de le faire remarquer, si elle ne lui plaît pas : libre à lui de ne plus revenir à cette table. De même pour le théâtre.

Odry, lui-même, était de cet avis quand il écrivait dans son "Manuel de civilité puérile et honnête" : "Eviter d'interrompre le repas, si ou dîne chez une reine, pour dire : Allons bon ! encore un cheveu dans mon lapin !"

DÉCOUVERTE D'UN MANUSCRIT DE PÉTRARQUE.—Un manuscrit de Pétrarque vient d'être reconnu à la Bibliothèque nationale, par M. de Nolhac, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études. M. L. Delisle l'avait signalé déjà, mais sans indiquer qu'il avait fait partie de la bibliothèque du célèbre poète.

Le manuscrit contient une traduction latine de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les marges des pages de l'*Iliade* sont couvertes de curieuses scolies ou annotations de la main de Pétrarque lui-même et qui, mises bout à bout, rempliraient le quart d'un volume in-8o.

La traduction est l'œuvre d'un Calabrais, nommé Pilate, médiocre helléniste ; elle fut faite spécialement pour Pétrarque, qui ne sachant pas le grec et désirant ardemment goûter les beautés du grand poète épique, avait voué les dernières années de sa vie à l'étude de la langue d'Homère, d'Aristote et de Platon.

Pensées choisies de Briolet :

Au jeu de billard, comme au jeu de l'amour, ce qu'il importe de gagner, ce sont les belles.

C'est quand on a mis son bébé en nourrice qu'il n'y a pas de petit chez soi.

Pour allumer une querelle, un démenti vaut un soufflet.

Si l'on faisait les violons en bois vert, ils joueraient tout seuls.

Les vins qui ont voyagé font comme tout le monde : ils se reposent sur leur lie.

A la mairie, guichet des naissances, un employé pose les questions d'usage :
—De quel sexe est l'enfant ?
—Du sexe de sa mère.
—Lequel ?

Conte d'hiver.

Elle avait, depuis belle lurette, coiffé sainte Catherine, la brave folle que nous nommions familièrement la Guitiote, mais dont le vrai nom était Marguerite Bordet. C'était, au temps où je l'ai connue, une grande créature encore très droite malgré ses soixante ans, mais aplatie et desséchée par le travail des champs et par les grosses besognes du ménage. Elle avait conservé des jambes alertes, des bras et des épaules solides, et aucun labeur ne la rebutait. Très pauvre et seule au monde, elle gagnait son pain honorablement en faisant toute sorte de rudes métiers ;—tour à tour lessiveuse, ramasseuse de fagots, faneuse ou lieuse de gerbes, suivant les saisons. A ses moments perdus, elle courait les bois, récoltant les fruits de la forêt, fraises et framboises sauvages, champignons, cornouilles, alises et noisettes, qu'elle allait vendre au marché de Langres. Sous son bonnet d'étoffe violette à l'ancienne mode, ses cheveux blancs et crépus foisonnaient encore. Son visage tanné par le hâle était sillonné de longues rides ; ses grands yeux bruns un peu renfoncés étaient restés beaux sous les épais sourcils grisonnants et avaient gardé comme une flamme de jeunesse.

Dans ce coin de la Haute-Marne où elle vivait, le sol est âpre et rocheux, et quand, après la moisson, les champs se dénudent, on est étonné que le seigle et le blé aient pu pousser dans ce lit de cailloux. Partout la roche perce la terre, une roche calcaire qui s'exfolie et dont les lames minces se fendillent, donnant aux talus des chemins l'aspect d'une grise pâte feuilletée. Avec ces feuilles calcaires, les paysans construisent leurs murs et couvrent leurs maisons, ce qui contribue encore à accentuer la dureté et l'âpreté du paysage. Les arbres forestiers, chênes, charmes et fayards, enfoncent péniblement leurs racines dans ce sol pierreux et y poussent à la longue, trapus noueux, écailleux, mais forts et résistants. — Les habitants sont semblables à la terre : durs, austères, taciturnes, mais solidement trempés au physique comme au moral.

La Guitiote était une de ces natures concentrées et ardentes. Elle avait été en son temps une belle fille robuste, bien campée, aux lèvres rouges, au teint frais et aux yeux bruns pleins d'étincelles. A vingt ans, elle avait passionnément aimé un garçon de son âge, Pierre Sausseret, qui était coupeur au bois. Ils se voyaient, l'été, dans les champs ; l'hiver, dans les *écraignes*, et ils s'étaient promis le mariage. Mais, lorsque le garçon eut vingt et un ans, le moment arriva de tirer à la conscription et Pierre Sausseret prit un mauvais numéro. Il était solide et bien taillé, on le déclara bon pour le service et il fut obligé de partir. Le jour marqué pour le départ, la Guitiote, pâle et enfiévrée, alla le conduire jusqu'à la lisière du bois.

—Ne pleure pas ! dit le conscrit en voyant les yeux sombres de la fille s'emplir d'eau, ne crie pas, ma mie ! au bout de mes sept ans je reviendrai et nous nous marierons !

Là-dessus ils s'embrassèrent à pleines lèvres, et Sausseret s'en alla avec son baluchon au dos. Elle le regarda s'éloigner et se rapetisser sur la route blanche de poussière, et quand il ne fut plus qu'un point noir tout au bout du chemin poudreux, elle s'en revint la tête basse au village.

Pendant quelques années, la Guitiote eut de loin en loin des nouvelles. Sausseret n'était guère écrivassier, mais de temps en temps il envoyait à sa bonne amie une lettre laconique, où il disait qu'il l'aimait bien, que la vie de garnison était rude, mais que le métier avait du bon. Un jour il lui annonça qu'il partait pour l'Afrique, puis les lettres cessèrent ; ou sut seulement par le maire que Sausseret se conduisait bien et qu'il était devenu officier. Ce fut tout. Le silence tomba comme une nuit entre la Guitiote et son amoureux et elle ne sut plus rien de lui.

Les sept ans étaient depuis longtemps finis ; il ne revenait pas et les gens commençaient à plaisanter la fille au sujet de son galant manqué. Elle, pourtant, ne désespérait pas tout à fait. Comme elle était belle encore et solide à l'ouvrage, des garçons se présentèrent pour l'épouser ; elle les refusa tous et continua d'attendre ; mais Sausseret ne donna point signe de vie. Il était orphelin, n'avait point de racines dans le pays et personne ne parlait plus de lui. On savait seulement qu'il avait fait un joli chemin là-bas, en Afrique, et que son nom était mentionné dans les gazettes. Et des années, des années se passèrent ; la Guitiote devint mûre, puis vieille. Les jeunes gens de son temps s'étaient mariés, quelques-uns étaient morts, d'autres grands-pères.

Tout le monde avait oublié Sausseret, sauf la Guitiote qui le revoyait au fond de son cœur, tel qu'elle l'avait quitté avec un baiser à la lisière du bois : — grand, blond, les yeux bleus très rapprochés du nez, avec une moustache et une barbiche un peu rousses. Elle pensait à lui matin et soir, comme on pense au seul être qu'on a aimé, et quand parfois, aux veillées, on la taquinait sur ses lointaines amours, elle restait grave, les sourcils froncés, les yeux voilés comme pour cacher la flamme de tendresse qui y passait à ce souvenir de jeunesse brusquement évoqué.

Un matin d'été, par une étouffante journée de la fin de juin, elle était allée au marché de Langres pour vendre des fraises des bois, et, toute vannée encore d'avoir fait ses cinq lieues à pied, elle s'était assise au coin de la rue Saint-Amâtre, sur un bout de trottoir entre ses deux paniers de fraises. Ce jour-là, un officier général était venu inspecter la citadelle, et la foule encombrait la rue afin de voir passer les troupes. Tout à coup il y eut au loin une rumeur de tambours et de clairons et les curieux se massèrent contre les façades des maisons.

—C'est lui ! c'est le général ! murmurait-on autour de la Guitiote.

Elle s'était levée, elle aussi, pour regarder. "Quel général ? demanda-t-elle à un de ses voisins.—Eh ! ma bonne femme, le général Sausseret, celui qui a donné tant de fil à retordre aux moricauds. —Sausseret !" s'exclama-t-elle avec un coup au cœur.... Mais sa voix fut couverte par une explosion de cuivres, et, aux sons de la musique du régiment, elle vit s'avancer lentement, sur un cheval arabe qui piaffait, le général dont les dorures, les décorations et les chamarrures flambaient au soleil de juin. Brusquement, après quarante années, elle retrouva vivante l'image qu'elle portait dans son cœur ;—elle reconnut les traits, les yeux bleus rapprochés du nez, la barbiche et les moustaches maintenant grisonnantes.—Une ardente bouffée de chaleur lui monta à la gorge.

—Pierre ! cria-t-elle, et elle tomba raide sur le pavé.

On l'emporta à travers la foule jusqu'à l'hôpital qui était proche. Elle avait eu un coup de sang et elle n'en revint pas. Elle mourut le même soir, tandis que la musique du régiment jouait des valses devant les fenêtres de l'hôtel où le général était descendu.

ANDRÉ THEURIET.
(*République française*).

Impossible de trouver un garçon plus fort que Gontran :
—De l'esprit ! mais moi, disait-il l'autre jour, j'en fais sans le vouloir !

Décadence ou phase ! Transformation ou décomposition.

ED. SCHERER termine ainsi une étude qu'a publié le *Temps* du 2 décembre :

Le caractère de l'art moderne est l'outrance. L'amuseur public ne voit pas que ses efforts vont à contre-fin, chaque réveil de la sensualité littéraire à laquelle il s'adresse étant suivi d'une satiété plus affadie, et par suite d'une exigence plus difficile à satisfaire. On s'enferme peu à peu dans une impasse. Le roman moderne en est un exemple bien digne d'attention. Nous le lui avions prédit. Vous avez beau faire, répétions-nous sur tous les tons, il est des réalités humaines qu'en dépit de votre soif d'ordure, de votre prurit d'obscénité, vous n'oserez jamais décrire. Et dès lors, que deviennent vos théories ? Pourquoi ne pas vous arrêter avant que le dégoût général vous crie halte-là ?

Ce Benjamin Constant que je viens de citer, un esprit assez libre de préjugés, comme on sait, écrivait au sujet de Rétif de La Bretonne :

"Quant à moi, je serai toujours rétif à l'admirer. Ma délicatesse n'aime pas cette indécence *ex professo*, et je me dis : Voilà un fou bien dégoûtant qu'on devrait enfermer avec ceux de Bicêtre. Et quand on me dira : "l'original Rétif de La Bretonne, le bouillant Rétif, etc.," je penserai : C'est un siècle bien malheureux que celui où l'on prend la saleté pour du génie, la crapule pour de l'originalité, et des excréments pour des fleurs !"

Et un autre désabusé, un autre sceptique, mais qui avait conservé la religion littéraire : "Il y a une infection du goût a dit Saint-Beuve, qui n'est pas compatible avec la droiture et l'honnêteté de l'âme."

"Quelle diatribe ! bon Dieu !" s'écriait Constant en terminant la page qu'on vient de lire. Il craignait d'y avoir mis plus de chaleur qu'il ne convenait à son scepticisme. Je le tiens, quant à moi pour excusé. Laissons là les intérêts de l'art, bien qu'on se représente malaisément l'art fourrageant dans le malpropre ; laissons la morale hors du débat, bien qu'elle paraisse assez compromise par les goûts de polissonnerie ; mais il reste une question qu'on pourrait dire de sociabilité. Il s'agit de savoir si l'on continuera à faire une distinction entre l'honnête homme, comme on disait autrefois, l'homme bien élevé, comme on dit encore aujourd'hui, et l'homme qui ne l'est pas. Il s'agit de savoir si la démocratie implique nécessairement le niveau dans la grossièreté. N'y aura-t-il plus de par le monde une élite qu'on reconnaîtra à la propreté des mains et à la retenue du langage ? Le jour viendra-t-il où l'ordure ne sera plus ordure, ni le goujat un goujat ?

Arrivé au terme de cet examen, je ne sens plus la nécessité de conclure. Sommes-nous en décadence ou traversons-nous seulement une phase ? Y a-t-il transformation ou décomposition ? Livrée à l'industrie, tombée dans le procédé, portée à l'outrance, éveillant les curiosités malsaines, demandant de nouvelles sensations au dégoût même, notre littérature est-elle capable de se relever ? La question me paraît se confondre avec celle-ci : assistons-nous en ce moment à la fin d'un monde ou à l'éclosion d'un autre ? Les littératures qui ont péri ont péri avec les Etats qui leur avaient donné naissance ; le choc des barbares y a aidé. Est-ce là le sort qui nous est réservé ? Et sera-ce la démocratie qui jouera le rôle des barbares ?

Nous contemplons les ruines du passé, nous subissons les misères du présent, et, nous avons beau faire, nous ne voyons guère jusqu'ici de lueur à l'horizon,—ce qui ne veut pas dire, je me hâte de l'ajouter, que le soleil se soit couché pour jamais.

Pour qu'il y ait une littérature, il faut qu'il y ait une société, et aujourd'hui, c'est la société elle-même qui semble s'évanouir ; l'ancienne disparaît et la nouvelle n'est pas encore en vue. Et puis, après tout, qui nous dit que la société future aura le besoin, le goût, la notion des lettres ?

A l'auberge du Cheval blanc :

Une demi-douzaine de chasseurs sont en train de se sécher autour de la cheminée, où un énorme chien tout boueux, tout fumant et tout crotté se tient aux premières loges.

L'aubergiste, aux chasseurs :
—C'est à l'un de vous, sans doute, messieurs, ce superbe, ce magnifique animal ?
—Non, mais pas du tout !
—Veux-tu bien te sauver, alors, sale bête !

Trait d'avarice d'un Rapinean quelconque à ses derniers moments :
—Pour mes obsèques, vous savez, dit-il d'une voix éteinte à ses enfants réunis autour de son lit de mort, pas de pourboire aux porteurs ni aux fossoyeurs !

Un mot de Guibollard, du *Charivari* :
—Dites-moi donc quel est cet auteur qui a tant écrit. Partout, chez les libraires, je vois des vitrines remplies de ses livres.
—Quels livres ?
—Dame !.... Partout je lis : *ouvrages d'occasion*. Qui donc est-ce ?

Suite du petit dictionnaire de poche :
Vie : Fardeau qui croît avec l'âge.
Vil prix : Féminin : Ville prise.
Vipère : Animal si dangereux, que souvent un individu, mordu par cette bête, bientôt la vie....perd.
Vigne : Plante dont les fruits causent des cuites et dont les feuilles servent à cacher les choses....crues.
Violon : Boîte sur laquelle les musiciens font des fugues et dans laquelle on met les voleurs pour qu'ils n'en fassent pas.
Vivandière : Enfant qui n'est au monde que depuis vingt-quatre heures.
Voguer : Veau folâtre.

A la caserne :
—Dites donc, sargent, on parle toujours de 93, qu'est-donc que c'est ?
—Nonobstant que ce doit être une époque à laquelle qu'il s'est passé quelque chose de grandiose. (Après réflexion). Ah ! c'est la révolution de 1830.

Une dame à son mari :
—Tu m'as promis de m'acheter cette robe dès que tu aurais de l'argent. Maintenant que tu en as, achète-la.
—J'ai réfléchi. Il vaut mieux garder cet argent pour le jour où il nous en manquera.

Le dernier comble :
Celui de l'habileté pour un armurier pastorien :
Guérir de la rage.... les chiens de fusil.

Pensées et maximes.

Il faut mériter les louanges et les fuir.
FÉNELON.

L'amour-propre est le plus souple et le plus ingénieux des protées ; il se plie à tout, tire parti de tout, et ne dédaigne rien. Compagnon de l'enfance, il grandit avec l'homme, mais ne vieillit pas avec lui ; car il survit à ses passions et semble hériter de ses goûts. Dans la jeunesse, son thème favori est la grâce ; dans l'âge mûr, la raison ; dans la vieillesse, l'expérience. Par lui, l'homme médiocre prétend au jugement, l'homme d'esprit au génie et l'homme supérieur se croit universel. Lorsque les qualités manquent, il cherche à faire prendre le change sur les défauts. L'avarice s'appelle économie, la profusion générosité, la colère vivacité, la brusquerie franchise. Celui qui tirait autrefois vanité de sa force et de sa bonne santé, vous entretient aujourd'hui avec complaisance de sa délicatesse, et même de ses souffrances ; il en trouve la cause dans un excès de sensibilité ; enfin, tel qui cachait son âge à quarante ans, l'augmente à quatre-vingts.
DE ELVIS.

Sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répondez-vous ; je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans ; c'est la mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous. Prenez-y garde ; l'éternité approche. Savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit sans cesse : "Toujours, jamais, jamais, toujours, toujours !" Pendant ces révolutions, un réprouvé s'écrie : "Quelle heure est-il ?" et la même voix lui répond : "L'Eternité."
BRIDAINE.

La liberté est un bien si grand, si plaisant, que, elle perdue, tous les maux viennent à la file, et les biens mêmes qui viennent après elle, perdent entièrement leur goût et leur saveur corrompus par la servitude.
LA BOETIE.

La décadence se manifeste chez les individus par la perte des croyances, dans la famille par la stérilité et dans l'Etat par la guerre civile.
LE PLAY.

Rappeler les hommes aux maximes anciennes, c'est ordinairement les ramener à la vertu.
MONTESQUIEU.

Depuis que le monde existe, on fait des commentaires sur le bonheur, on le définit, on l'apprécie ; et je vois assez communément que les gens les plus heureux sont ceux qui n'y ont jamais pensé, qui seraient fort embarrassés si on leur demandait ce que c'est que le bonheur et qui en jouissent sans le connaître.
LA BRUYÈRE.

Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été quelquefois la cause de succès extraordinaires.
VAUVENARGUES.

Le philosophe ne pratique que l'intérêt et ne prêche que l'idée pure.
SAINTE-BEUVE.

La vertu est pour l'homme la véritable loi de la nature.
DE SAINT-PIERRE.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.
MME DE MAINTENON.

Il est inutile de se fâcher contre les choses, car cela ne leur fait rien du tout.
MME DE STAEL.

Le mensonge n'est bon à rien, puisqu'il ne trompe qu'une fois.
NAPOLÉON Ier.

Il n'y a pas pour l'homme d'animal plus difficile à gouverner que l'homme.
XÉNOPHON.

Tout ce que vous faites, faites-le comme devant être su du public ; ce que vous aurez caché pendant quelque temps se découvrira par la suite.
ISOCRATE.

La foi véritable, la foi vivante et profonde ne va jamais seule : elle a une sœur qui ne l'abandonne jamais et s'appelle l'espérance.
LACORDAIRE.

Quand il s'agit d'éclairer et d'être éclairé, il faut regarder où est le devoir et non où est le péril.
VICTOR HUGO.

Celui qui ne perd pas de temps, en a beaucoup.
FONTENELLE.

Il n'y a point de riche qui soit aussi heureux de ce qu'il a que malheureux de ce qu'il n'a pas.
SÉNÈQUE.

On n'a pas trop de toute la sagesse possible pour faire un bon usage de la prospérité.
CONFUCIUS.

La patience est le courage de la vertu.
DE SAINT-PIERRE.

L'orgueil est incompatible avec l'orgueil ; de là naissent toutes les divisions qui troublent le monde.
FÉNELON.

Deux croque-morts ambitieux reviennent du Père-Lachaise.
—Moi, mon rêve, ce serait d'être quéqu'chose dans l'gouvernement....
—Quoi donc ?
—Chef du l'avillon de la Morgue à l'Exposition.

A la commission d'habillement militaire :
—Voici, messieurs, dit un inventeur, un chapeau destiné aux généraux commandant les corps d'armée.
—Pas la moindre plume ?
—Pour leur rappeler qu'ils ne doivent jamais écrire !

Au restaurant :
Un monsieur se plaint de la dureté d'un bifsteck récalcitrant.
Le maître d'hôtel, superbe, commande :
—Garçon, donnez un autre couteau à monsieur.

On disait à un Auvergnat enrichi :
—Comment osez-vous manger de l'ail ce soir, alors que vous vous disposez à aller au théâtre ?....
—C'est le seul moyen de ne pas être gêné dans sa loge !

Entendu chez un armurier :
—Je voudrais un coup-de-poing américain.
—En acier poli ?
—Oh ! poli !.... Cela m'est égal.... Il n'aura pas affaire à des gens de ce genre-là !

Au Tonkin, installation de M. Constans, réception des mandarins, lettrés et fonctionnaires indigènes.
—Nous apportons à M. le gouverneur général nos souhaits de bienvenue, et nous espérons qu'imitant ses prédécesseurs....
—Merci bien....ils sont tous morts !

VETEMENTS TOUT FAITS
POUR HOMMES, JEUNES GENS et ENFANTS
Venant d'être reçus en grande quantité et des dernières modes.
CHAPEAUX,
PEA JACKETS,
PARDESSUS.
FURNISHING GOODS !!
QUI SERONT VENDUS A TRÈS BON MARCHÉ.
M. LION & CO.
195, 197 et 199 DÉCATUR, en face du Marché Français.
1 déc—1m

Assurances et Banques.

State National Bank of New Orleans.—Nouvelle-Orléans, 17 décembre 1887.—L'élection annuelle de Directeurs, pour l'année 1888, aura lieu dans le local de cette Banque, 31 et 33 rue du Camp, le TROISIÈME MARDI, 16ème jour de janvier 1888, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après midi.
T. R. ROACH, Caissier.
17 déc—1m

Mutual National Bank, de la Nouvelle-Orléans.—9 décembre 1887.—L'élection annuelle de directeurs pour servir pendant l'année prochaine, aura lieu à la Banque, 106 rue du Canal, le MARDI, 10 janvier prochain, de 10 heures A. M. à 2 P. M.
JOSEPH MITCHEL, Caissier.
15 déc—au 10 janv

Banque Nationale Germania.—Nouvelle-Orléans, 11 décembre, 1887.—L'élection annuelle pour neuf directeurs de cette banque, devant servir pendant l'année prochaine, aura lieu au local de la banque, mardi, le 10 janvier, 1888, de 10 heures a. m., à 2 heures p. m.
J. L. BERCIER, Caissier.
11 déc—1m

Banque du Peuple de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, 9 décembre 1887. Les actionnaires de cette banque sont prévenus que l'élection annuelle, suivant l'article 22 de la charte, de neuf directeurs pour le service de l'année prochaine aura lieu dans la salle de la banque, LUNDI, 19 du courant, de 10 heures du matin à 2 heures du soir.
ARTHUR HART, Caissier.
9 déc 10f

Bureau de la Compagnie d'Assurance de la Nouvelle-Orléans, No. 3 rue Carondelet.—Nouvelle-Orléans, 7 décembre 1887.—Conformément à la section 2, article IV de la charte, une élection de douze directeurs pour servir pendant l'année suivante aura lieu au bureau de la compagnie, LUNDI 26 décembre 1887, de 11 heures du matin à 2 heures de l'après midi.
JOS. A. HINCKS, Secrétaire.
7déc au 26 incls

Bureau de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans, 3 1/2 rue Carondelet.—Nouvelle-Orléans, 5 décembre 1887.—Conformément à la Section 2 de l'Article 6 de la Charte, une élection de douze directeurs pour l'année prochaine aura lieu au bureau de l'Association, LUNDI, 26 de ce mois, de 11 heures du matin à 2 heures de l'après midi.
GEO. LANAUX, Jr., Secrétaire.
6déc—6 au 26

Compagnie d'Assurance du Peuple, en liquidation.—No 12, rue Carondelet—Nlle Orléans, 3 décembre 1887.—Toutes les personnes qui doivent à cette Compagnie sont priées respectueusement de s'acquitter entre les mains des soussignés liquidateurs, au bureau de la Compagnie, dans les trente jours qui suivront cette date. Les personnes ayant des réclamations contre la Compagnie sont également prévenues de vouloir bien les remettre, pendant les délais ci-dessus au bureau de ladite compagnie pour qu'elles soient dûment examinées et enregistrées.
M. ABASCAL,
DAVID HUGHES,
ALPH. WALL,
Liquidateurs.
4 déc—30 jours

Bureaux du New Orleans City and Lake Railroad Co.—No 102 rue du Canal (au 2me étage)—Nlle Orléans, 4 déc. 1887.—Avis est par le présent donné qu'une élection de Douze Directeurs pour servir pendant l'année courante sera tenue au bureau de la compagnie le LUNDI, 19 décembre 1887, entre 11 heures a. m. et 2 heures p. m. Le livre de Transfert sera fermé dix jours avant la date de l'élection.
W. E. LEVERICH, Secrétaire.
4déc—4 au 19 in.

VINS SANS RAISINS SECS, MAIS AU NATUREL. NOUVELLE INVENTION.
Notre instruction contenant toutes les recettes complètes (détaillées simplement) pour faire soi-même, sans ustensiles particuliers, VIN ORDINAIRE ROUGE et BLANC (aussi bon que ceux de France) ainsi que PORTO, VERMOUTH, Etc., est envoyé franco pour le prix de $1 00.
Le vin fait d'après nos procédés et avec nos produits revient à 25 cents le gallon ; étant absolument le même que le naturel, il peut subir n'importe quelle analyse.
FRANCO-AMERICAN CHEMICAL & ŒNOLOGICAL PRODUCTS CO. (Limited)
93 West Brookline st., Boston, (Mass.)
Seuls propriétaires des droits de l'inventeur pour toute l'Amérique du Nord.
25 sept—3m

Maison C. Rouyer.
F. BARKER, Successeur,
COIN CHARTRES ET CONTI,
Invite sa nombreuse clientèle ainsi que le public en général, à visiter son stock de montres et de bijoux, services de table en Alfénide, etc., etc., et à s'assurer de la réduction faite dans ses prix : Montres à Un Dollar. Grand sacrifice dans les articles d'Eglise. Louage de couverts, vaisselle, etc. Dorure et argenture. Réparations de toutes sortes. Spécialité de lunettes et de pince nez.
11déc—1m

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils.
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham, Madras, Turcoman
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES.
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux
4 oct—1 an

MAINTENANT A LA DISPOSITION
DU PUBLIC.
LISTE DES PRIX DE
T. ENGELBACH,
POUR L'ANNÉE 1888.
MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES, ETC., PURS ET DIGNES DE CONFIANCE.
LES PRIX NOUVEAUX COMMENCENT A PARTIR D'AUJOURD'HUI.
—VOYEZ—
Les prix modiques ci-dessous.

1er déc—mar jeu sam dim—1m au 27 déc.

CADEAUX UTILES ET INSTRUCTIFS
POUR VIEUX ET JEUNES.
Belles lunettes en or ou binocles, jolies lorgnettes, perles ou écaille, Microscopes et articles divers qui peuvent s'offrir comme
CADEAUX A DES PRIX TRÈS MODIQUES.
Magnifique assortiment de lanternes magiques pour jeunes garçons chez
E. & L. CLAUDEL,
OPTICIENS, 142 RUE DU CANAL.
11 déc—15 f

Mme J. DEJAN,
COIN QUARTIER ET DAUPHINE,
MARCHANDE DE MEUBLES,
Appelle l'attention de ses nombreux clients et du public en général sur le
RENOUVELLEMENT COMPLET DE SON STOCK
qu'elle vient de terminer. Elle est à même de vendre à des
CONDITIONS FACILES ET A PRIX MODÉRÉS.
Achetant elle-même tous ses meubles au comptant et n'ayant pas de loyer à payer, elle est en mesure de vendre à meilleur marché que les autres marchands.
20 oct—3m—Mar Jeu Dim

HENRY MASPERO, Président. J. E. TOURNE, Caissier. D. FATJO, Vice Président.
The Traders' Bank,
Coin des rues Decatur et Douane, Nlle-Orléans, Lne.,
Fait des affaires de banque et de collections en général, reçoit des dépôts en sommes quelconques, quelque minimes qu'elles soient.
Conseil de Direction :
D. FATJO, de D. Fatjo & Co., Négociants. H. T. COTTAM, de H. T. Cottam & Co., Grocers.
J. V. CHARPENTIER, Notaire. U. BASSETTI, de Bassetti & Xiques, Importateurs, en gros.
F. N. VOLCKMANN, Grocer. S. BERKSON, de Berkson Bros & Haspel, Grocers.
THOS. McDERMOTT, Négociant en sucre. D. GALBREATH, Courtier de sucre.
HENRY MASPERO, Courtier en sucre et en riz.
9 déc—3 mois—mardi jeudi dim

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE CONTRE L'INCENDIE.
Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091.
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS
J. F. SHRODER, Chairman ; NEWTON BUCKNER, RODOLPH WOASTE, A. DELVAILLE.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.
12 nov. '87—1 an

HOP KEE & CO.,
—Marchands de—
Articles japonais et chinois, mouchoirs de soie, curiosités de tous genre.
Tous ces articles sont nouveaux et arrivent directement de la Chine et du Japon.
38, RUE ROYALE.
30nov—1 mois

Travaux en Fleurs en tous genres, aux plus bas prix.
C. W. EICHLING.
FLEURISTE.
279......RUE DECATUR......279
31 avril—1 an Près le Marché Français.

Maladies des Enfants
SIROP DE RAIFORT IODÉ
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'iode qui s'y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques, *cresson, raifort, cochlearia*, qui contiennent naturellement de petites quantités d'*iode* et de *soufre*. Il convient aux *enfants pâles chétifs, privés d'appétit*, sujets aux *gourmes*, aux *abcès*, à l'*engorgement* des *glandes du cou*, au *goître* qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'iodure de potassium et de l'iodure de fer et s'emploie pour fortifier les *tempéraments faibles*, combattre la *toux*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.
Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY
Pharm. de 1re Classe, à Paris
Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du Copahu, du Cubèbe et des Injections.
Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne

Factors and Traders
INSURANCE CO.,
49 - Rue Carondelet - 49
CAPITAL - - - $400,000
Edward A. Palfrey......Président
S. H. Walmsley......Vice-Président
T. F. Walker......Secrétaire
Sept—6mois

ELKIN & CO.,
100......Rue du Canal......100
Nouveau Stock
TAPIS
Moquettes, Velours, Brussels, Ingrain
Aux plus bas prix.
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nouveaux en Crête, Colbert, Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne, Corticine, Toile Cirée Linoleum.
Assortiment complet de Tapisserie d'Etoffes pour Rideaux.
13 sept

LE FRANCO-LOUISIANAIS,
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE SAMEDI.
Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud-Ouest des Etats-Unis.
Abonnement : $2 50 par an.
Propriétaire-Editeur : LE CLUB DE LA DEMOCRATIE FRANÇAISE.
Bureau : 109 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Lne. 1 nov—

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat.
Coin St-Philippe et Prieur
Les cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et confiées à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offerts aux élèves sans prix extra.
Il y a un cours d'Espagnol et d'Allemand.
7 août

Dix-septième Etat Annuel
—DE—
L'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans

CONFORMÉMENT à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1886 :

Primes reçues :		
Sur risques de feu		$220,184 35
Sur risques de marine		19,142 18
Sur risques de rivière		5,696 66
		$245,023 19
A ajouter, primes non acquises de 1885		136,280 00
Primes totales		$381,303 19
A ajouter, intérêts et profits et pertes		19,476 90
Revenus		$400,780 09
A déduire, pertes payées		
Sur risques de feu	$169,571 88	
Sur risques de marine	16,624 98	
Sur risques de rivière	358 19	
	$186,554 98	
Retour de primes et cancellations	10,069 64	
Commissions et réductions (rebates)	41,135 19	
Réassurances	25,795 58	
Taxes et licences	2,242 59	
Dépenses de bureau et d'agences, salaires, bureau des assurances, corps de sauvetage, loyers, publications, etc.	33,064 66	$298,882 52
Surplus		$1,108,976 57
Primes non acquises de 1886	$ 70,255 00	
Pertes ajustées et non ajustées	30,443 94	
Balance	1,198 63	$101,897 57
ACTIF.		
Argent en caisse		$ 27,116 28
Dépôt au trésor de l'Etat du Mississippi		15,000 00
Argent entre les mains d'agents en Europe		3,616
$10,000 Bons des Etats-Unis 4 0/0		12,700 00
$121,000 Bons Consolidés de la Nlle-Orléans		128,910 00
$56,940 Bons à Primes de la Nlle-Orléans		64,342 20
Primes en voie de recouvrement entre les mains d'agents		30,718 82
Prêts sur hypothèque		47,484 24
Billets à recevoir		2,885 00
Billets à recevoir pour primes		3,408 55
Actions et autres valeurs		12,669 52
Meubles et installations de bureaux		2,500 00
Total		$351,353 55

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.
G. LANAUX, Président.
GEO. LANAUX, JR., Secrétaire p. t.
Assermenté et signé devant moi, notaire public, ce 7 janvier 1887.
CHAS G. ANDRY, Notaire.

FEUILLETON.

No. 22 Commencé le 25 novembre

Les Drames de la vie

La Grand'Mère.

Par Emile Richebourg.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FAMILLE LIONNET.

XI

LA VIEILLE PAYSANNE.

—Suite—

En écoutant la brave femme, le commissionnaire s'était senti ému, sans savoir pourquoi, et il s'étonna que des larmes lui vinssent aux yeux.

Il adressa une nouvelle question :

—Est-ce que, pendant l'été, la famille Lionnet demeure constamment ici ?

—Oh ! non, monsieur, la villa des Fraiches n'est pour M. Lionnet qu'une maison de campagne où il aime à venir se reposer. La famille arrive à Nogent le samedi pour y passer la journée du dimanche et celle du lundi ; quelquefois ils ne rentrent à Paris que le mardi. Du reste dans les beaux jours, Mme Lionnet et son fils vont à la mer, dans les villes d'eaux.

—Et Mlle Geneviève ?

—Mlle Geneviève, monsieur, reste à la villa tout l'été.

—Seule ?

—Dame, oui, quand les autres n'y sont pas. Mais quand on dit seule, c'est une manière de parler ; il y a le jardinier et sa femme.

—Comment se fait-il que sa mère ne l'emmène pas, comme son fils, à la mer et dans les villes d'eaux ?

—Ah ! voilà...... Eh bien, monsieur, il y a, dans cette famille, une chose bien malheureuse.

—Quoi donc ?

—Mme Lionnet ne peut pas sentir sa fille.

—Oh !

—C'est comme je vous le dis, monsieur. On ne peut pas croire qu'une chose pareille, aussi abominable, puisse exister, et pourtant cela est ; cela saute aux yeux des gens et l'on ne comprend pas. Est-ce que l'on peut comprendre ce qui est contre nature.

Mme Lionnet n'aime pas sa fille, elle la déteste ; pourquoi ? On n'en sait rien. Voyez-vous, monsieur, il y a là-dessous quelque mystère. Allez, chez les riches aussi bien que chez les pauvres, il est rare qu'il n'y ait pas quelque plaie cachée !

Mlle Geneviève sait bien que sa mère n'a aucune affection pour elle, et elle en doit souffrir cruellement, la pauvre petite. C'est pour cela, certainement, qu'elle aime tant à rester aux Fraiches. Je crois bien qu'elle n'envie point les amusements de sa mère et de son frère. Mme Lionnet ne veut point de sa fille, la fille se passe de sa mère. Elle sait se procurer des distractions ; d'abord, elle fait du bien, ce qui est son bonheur ; ensuite, elle s'occupe constamment, elle travaille à sa peinture, fait de la musique et de délicieux petits ouvrages qui sont, pour les riches demoiselles, un agréable passe-temps.

—Vraiment, madame, vous m'étonnez singulièrement en me disant que Mme Lionnet n'aime pas sa fille. Mais c'est une mégère, cette femme-là !

—C'est ainsi qu'on l'appelle à Nogent, monsieur.

—Est-ce que [illegible]nnet a pour Mlle Geneviève les [illegible] sentiments que sa femme ?

—Ah ! non, pas [illegible]e ! M. Lionnet, au contraire, ado[illegible] et il en est fier, orgueilleux même. Dame, ça se comprend.... N'est pas père qui veut d'une demoiselle comme Mlle Geneviève, qu'on peut appeler la perle des jeunes filles.

Quand M. Lionnet a quelques heures à lui, vite il accourt à la villa pour les passer auprès de sa chère Geneviève. Lui aussi doit souffrir de la voir repoussée par sa mère, et condamnée, à cause de cela, à vivre dans l'isolement.

C'est aujourd'hui samedi ; si M. Lionnet, sa femme et son fils n'arrivent pas à Nogent ce matin vers onze heures, ils seront sûrement à la villa avant trois heures de l'après-midi.

—Encore un mot, ma chère dame, vous avez l'air d'aimer beaucoup Mlle Lionnet.

—Hé ! je n'ai pas à m'en cacher ; oui, monsieur, j'aime beaucoup Mlle Geneviève. D'ailleurs, vous ne trouveriez pas une âme à Nogent qui ne la porte aux nues. Mais à qui la chère demoiselle n'a-t-elle pas fait de bien ? Je parle des pauvres gens, vous comprenez.

Et pour ne citer que moi, écoutez :

Il y a dix ans, j'avais mon mari malade, et nous étions dans la plus affreuse misère.... Mlle Geneviève apprit cela ; aussitôt elle accourut et nous n'avons plus manqué de rien. Mon pauvre mari était condamné par le médecin, il mourut ; je n'avais pas de quoi le faire enterrer ; c'est Mlle Geneviève qui a tout payé. Depuis, je n'ai jamais cessé d'avoir ma part de ses bienfaits.

Cette chèvre, ma bonne Blanchette, qui me fait presque vivre, c'est Mlle Geneviève qui me l'a donnée.

La vieille paysanne s'était subitement attendrie ; elle pleurait.

—Vous êtes une brave femme et je vous remercie, dit le commissionnaire.

Il caressa la chèvre, qui, déjà familière, se frottait contre ses jambes, puis tira de sa poche une pièce de deux francs qu'il mit dans la main de la vieille en disant, avec un doux sourire :

Pour acheter un morceau de sucre à Blanchette.

Sur ces mots, il salua la paysanne et s'éloigna.

XII

LE PÈRE ET LA FILLE.

Geneviève, rentrée à la villa, resta près d'une heure sans parvenir à reprendre son sang-froid. Enfin, à force de se raisonner, son agitation finit par se calmer.

L'homme inconnu, qui l'avait si fort effrayée, lui avait dit :

"Ce n'est pas moi qui révélerai le secret du drame de la nuit dernière."

Elle pouvait donc se rassurer.

Elle aurait pu se demander comment ce mystérieux personnage était si bien instruit ; mais, pour le moment, elle n'était guère en état de se livrer à de profondes réflexions.

Elle se dit seulement que l'homme avait été le témoin invisible et muet de ce qui s'était passé.

Il lui vint aussi à la pensée qu'il pouvait être le second misérable mis en fuite par son vaillant défenseur ; mais elle l'avait bien regardé et elle convenait en elle-même qu'il n'avait pas du tout la figure d'un malfaiteur.

Elle se regarda dans une glace, fut frappée de sa pâleur, de l'expression de fatigue de ses traits et s'efforça de faire disparaître toute trace pouvant trahir les terribles émotions qu'elle avait éprouvées. Mais elle comprit bientôt qu'il lui serait impossible de tromper un œil clairvoyant.

Un peu après neuf heures, Louise et son mari arrivèrent. Ils n'étaient restés à Thomery que le temps d'attendre le train qui les avait ramenés.

La première chose que fit la femme, avant même d'entrer chez elle, fut de venir annoncer son retour à Geneviève.

—Comment avez-vous passé la nuit, mademoiselle ? demanda-t-elle.

—Assez mal, répondit la jeune fille, ébauchant un sourire ; il m'a été impossible de dormir.

—On le voit sur votre figure ; est-ce que vous avez eu peur ?

—Pas précisément, mais je n'étais pas tranquille.

—J'en étais sûre ; tout le long du chemin, je le disais à Gebert.

—C'est bien, Louise, ne parlons plus de cela. Comment va votre père ?

—Ah ! mademoiselle, si vous saviez ! Mon père ! mais il se porte magnifiquement ; jamais il n'a joui d'une meilleure santé.

—Que me dites-vous là, Louise ?

—La vérité, mademoiselle ; aussi nous sommes, mon mari et moi, dans une colère !.... Ah ! le gueux, si nous savions qui c'est, il le payerait cher. On ne fait pas de ces farces-là ! Imaginez-vous, mademoiselle, que cette dépêche, que nous avons reçue hier soir, était une fausse dépêche, ou pour mieux dire, une attrape. Ah ! le gueux, le gueux ! Eh bien non, mademoiselle, non, on n'a pas le droit de se moquer ainsi des gens ! C'est bête, c'est méchant, c'est malpropre !

—Je suis absolument de votre avis, ma bonne Louise, et, à ce sujet, permettez-moi de vous donner un conseil.

—Dites, mademoiselle.

—C'est que vous et votre mari ne parliez de votre mésaventure à qui que ce soit, pas même à mon père, à ma mère ou à mon frère. Moi, de mon côté, je vous promets de garder le silence.

—Ma foi, mademoiselle, vous avez raison.

—Il ne faut jamais se prêter à être la risée des gens.

—C'est vrai.

—Après tout, vous pouvez vous consoler de la mauvaise farce qu'on vous a jouée ; elle vous a procuré le plaisir de voir et d'embrasser votre vieux père.

—Vous savez tout de suite arranger les choses, mademoiselle ; et bien, ça y est, me voilà consolée.

—Donc, pas un mot de cela à personne.

—Oui, mademoiselle.

—Maintenant, Louise, allez changer de vêtements et prévenir votre mari d'avoir à garder le silence. L'homme de journée est dans le jardin depuis huit heures ; il a commencé à réparer les dégâts causés par la pluie. Il ignore absolument que vous et votre mari n'étiez pas chez vous quand il est arrivé.

Louise s'en alla et revint au bout de vingt minutes pour s'occuper du ménage.

Le jardinier était déjà dans le jardin, très actionné à relever les fleurs couchées sur les plates-bandes et à râtisser les allées.

A dix heures un quart, Geneviève apparut sur les marches du perron, attirée par le roulement d'une voiture.

C'étaient M. Lionnet, sa femme et son fils qui arrivaient.

Quand la jeune fille vit entrer le valet de pied, qui allait ouvrir la grille, son cœur se mit à battre avec violence. De nouveau, une inquiétude poignante la saisissait.

Cependant, quand le landau s'arrêta à vingt pas du perron, et que M. Lionnet, le premier, eut mis pied à terre, Geneviève s'élança à son cou.

—Bonjour, mignonne, dit M. Lionnet.

Et il mit deux bons gros baisers sur les joues de sa fille.

A son tour, Albert embrassa tendrement sa sœur.

Mais, quand elle s'approcha de Mme Lionnet, lui tendant son front, celle-ci détourna brusquement la tête.

Ce que Geneviève éprouva ne saurait se décrire. Elle eut cette horrible pensée :

"Elle croyait me trouver morte, et elle me voit vivante !"

Ainsi, quoique innocente, Mme Lionnet, par sa froideur et son dédain, justifiait l'épouvantable soupçon que les paroles ambiguës et perfides du meurtrier avaient jeté dans l'esprit de la malheureuse enfant.

A ce moment, dans la rue, devant la grille que le valet de pied n'avait pas refermée, Geneviève vit l'homme à la longue barbe qui lui avait parlé le matin, au bord de l'eau.

Elle laissa échapper un sourd gémissement :

—Ma fille, qu'as-tu ? lui demanda M. Lionnet.

—Rien, mon père, répondit-elle.

Le mari lança à sa femme un regard de reproche.

—Mais si, dit-il, tu es pâle, tu as l'air fatigué ; voyons, est-ce que tu es souffrante ?

—Non, mon père.

Cette sollicitude de M. Lionnet amena un mauvais sourire sur les lèvres de sa femme.

Les domestiques avaient apporté le déjeuner de Paris. On ne tarda pas à se mettre à table.

Geneviève essaya vainement de manger ; elle était plus pâle encore qu'à l'arrivée de ses parents, et elle ressentait un malaise qu'elle ne parvenait pas à dissimuler.

M. Lionnet, qui l'observait, s'inquiéta de nouveau.

—Geneviève, dit-il, tu es malade pourquoi t'obstiner à le cacher ?

—Mon père, je n'ai rien, je vous assure.

—Mademoiselle veut se rendre intéressante, dit Mme Lionnet d'une voix aigre.

Geneviève ne crut pas devoir répondre. Elle baissa la tête.

—Oui, elle a quelque chose, pensait M. Lionnet, elle ne veut pas parler devant sa mère, qui a toujours ceci ou cela de blessant à lui dire ; mais elle ne sera plus aussi réservée quand elle se trouvera seule avec moi.

Mme Lionnet se mit à parler d'autres choses. Mais, pendant tout le repas, Lionnet ne cessa de jeter des regards inquiets sur sa fille.

Quand on se fut levé de table, Mme Lionnet se prépara à faire sa toilette. Elle avait quelques visites à faire.

—Est-ce que tu ne m'accompagnes pas ? dit-elle à son mari.

—Non, j'ai affaire ici, tu iras avec Albert.

—Soit, fit-elle.

Et elle monta dans sa chambre.

Pendant qu'elle allait revêtir ses plus brillants atours, M. Lionnet alluma un cigare et pria Geneviève de venir faire avec lui un tour de jardin.

Après les premiers pas, il se retourna et vit sa femme qui, de la fenêtre, les observait. Alors, il entraîna sa fille dans une allée où le feuillage des arbres les protégeait contre les regards des curieux.

—Geneviève, mon enfant, dit-il, nous sommes seuls, maintenant, tu ne peux plus refuser de me répondre ; qu'as-tu ?

Elle le regarda et, d'une voix tremblante :

—Mon père, dit-elle, il s'est passé ici, la nuit dernière, quelque chose....

—Hein, que veux-tu dire ?

—Quelque chose de grave.

—Allons, explique-toi.

—Cher père, vous savez que je n'ai pas de secret pour vous ; cependant la chose dont il s'agit doit rester ignorée : c'est un secret qui n'appartient pas qu'à moi seule et je ne suis autorisée à vous le révéler que si vous me faites la promesse que nul autre que vous n'en aura connaissance.

—Je te fais cette promesse, ma fille : tu peux t'expliquer sans crainte.

Elle parla d'abord de la fausse dépêche et du départ de Louise et de son mari pour Thomery. Ensuite, elle raconta les événements de la nuit et rapporta assez fidèlement les paroles de son défenseur inconnu ; mais, comme celui-ci le lui avait recommandé, elle n'apprit point à son père qu'un des bandits avait été tué ; elle se borna à dire que le jeune homme avait tiré sur eux et que, effrayés, ils s'étaient enfuis.

M. Lionnet avait écouté sans prononcer un mot, sans laisser échapper une exclamation : mais ses sourcils froncés, la lueur de son regard et les mouvements de sa physionomie révélaient son agitation intérieure.

Geneviève avait cessé de parler qu'il restait toujours silencieux, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre.

—Mon père, reprit la jeune fille, est-ce que vous me blâmez d'avoir promis de garder le secret de cette affaire ?

—Non, ma fille, non ; il t'était bien difficile de ne pas faire cette promesse à celui qui t'a sauvée.

—Et puis, j'ai compris, comme il me le disait, que c'était dans mon intérêt que le silence devait être gardé.

—Oui, sans doute ; mais peut-être songeait-il aussi à lui.

—Raison de plus, cher père, pour ne pas lui faire regretter son dévouement.

—C'est ton cœur qui parle, et c'est lui qui t'a guidée. Oui, il y a de ces circonstances dans la vie où les consciences les plus honnêtes subissent la nécessité, sinon de mentir, du moins de cacher la vérité.

Tu te trouves dans ce cas, Geneviève. Non, je ne te blâme pas et je t'approuve d'avoir conseillé à Louise et à son mari de ne parler à personne de la mystification dont ils ont été victimes. Cependant, je ne te le cache point, je suis inquiet.

—Pourquoi, cher père ?

—Je ne sais. L'impunité de ces misérables....

—La façon dont ils ont été reçus ne les engagera pas à revenir. Nous n'entendrons plus parler d'eux.

—Je l'espère. Dans tous les cas, tu ne resteras plus seule à la villa ; mardi matin tu rentreras avec nous à Paris.

Geneviève soupira et répondit :

—Je le veux bien, mon père.

—Il est regrettable que ce brave jeune homme, dont le dévouement a été si beau, ne t'ait pas dit son nom ; j'aurais voulu aller le remercier de ce qu'il a fait pour nous.

—Qui sait si ce n'est pas pour se soustraire à votre reconnaissance, mon père, qu'il ne s'est pas fait reconnaître ?

—Oui, peut-être. Comment est-il ce jeune homme ?

—Très bien, mon père ; il m'a fait l'effet d'un homme du monde. Sa tenue et ses manières sont irréprochables ; son langage n'a pas cessé d'être convenable et respectueux.

—Tu ne l'avais jamais vu ?

—Jamais, mon père. Cependant, à certains moments, il m'a semblé que sa figure ne m'était pas inconnue.

—Ah !

—Il peut se faire que je l'aie rencontré quelque part, mais où ? Je ne sais. Peut-être l'ai-je vu au théâtre ? Dans tous les cas, mon père, il vous connaît ; il sait que vous êtes M. Lionnet, le fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine.

Le négociant était soucieux ; le mystère dont il avait accepté la complicité répugnait à sa droiture ; il aurait préféré tous les inconvénients de la publicité. Mais il était lié par sa promesse, par celle de Geneviève.

—Ma fille, reprit-il, il faudra te tenir en garde contre les questions de ta mère.

—Oh ! elle ne peut rien soupçonner !

—Comme moi, elle a remarqué ta pâleur, ton air singulier.

—C'était pour me rendre intéressante, a-t-elle dit, prononça la jeune fille avec amertume.

—Oui, elle a dit cela, mais elle ne le pensait pas.

—Mon père, votre affection a été clairvoyante ; mais j'inspire trop peu de tendresse à ma mère pour qu'elle prenne la peine de m'interroger.

(A continuer.)